

Séance du 18 février 2019

Anne, l'amour caché du Président Mitterrand**Pierre BARRAL**

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLES

François Mitterrand, Anne Pingeot, Mazarine.

RESUME

Une passion réciproque surgit en 1962 entre François Mitterrand, homme politique de premier rang, et Anne Pingeot, sa jeune voisine de vacances. Cette union traverse quelques crises, puis se consolide par la naissance de leur fille Mazarine. Quand il accède à la Présidence, la vie commune prend un caractère quasi conjugal. Mais les citoyens ordinaires l'ignorent jusqu'à la révélation spectaculaire de novembre 1994.

Au long des quatorze années où François Mitterrand présida la République, les Français connaissaient bien la figure officielle de son épouse Danielle. Ils souriaient volontiers de son caractère indépendant et de son ardeur militante, qui agaçaient le Quai d'Orsay. Puis, à la fin du mandat, le pays apprit subitement l'existence d'un second couple. Or l'héroïne qui était restée longtemps silencieuse, vient de publier les *Lettres à Anne* (L, de 1 à 2018), avec la rigueur d'une grande professionnelle, et de les commenter à la radio pour Jean-Noël Jeanneney, un historien très informé (E, de 1 à 5). Cet ensemble d'un millier de documents a atteint une large diffusion (80 000 exemplaires vendus d'après *Le Monde* du 20 février 2018). Il apporte un précieux éclairage sur une idylle fascinante. Et, sur l'héroïne, nous disposons en outre des récits de sa fille Mazarine (*Bouche cousue* et *Bon petit soldat*), ainsi que des enquêtes des journalistes David Le Bailly (*La captive de Mitterrand*) et Philip Short (*Portrait d'un ambigu*).

La naissance d'un amour passionnel :

L'histoire commence à l'été 1962 dans la station landaise de Hossegor. Un joli chalet y abrite sous les pins les Pingeot, des notables de Clermont-Ferrand. Le père Pierre dirige une entreprise métallurgique. Sa femme Thérèse est la petite fille du maréchal Fayolle, un chef tenace et lucide de la Grande Guerre. Parmi les voisins qu'ils reçoivent à la bonne franquette, le Parisien François Mitterrand est un parlementaire d'opposition en vue, alors que les Pingeot, apparentés aux Michelin, sont des catholiques fervents de tendance conservatrice. Mais le goût commun du golf gomme les divergences politiques.

Un soir, l'invité entretient de littérature Anne, la deuxième fille de la maison. Puis, rentré à Paris, il lui annonce l'envoi d'un livre dont il lui a parlé. Avec une formule gracieuse : ce sera « le messenger qui vous dira le souvenir fidèle de quelques heures d'un bel été » (Lettre 1). À l'été suivant, ils vont contempler ensemble « la mer sauvage », au lieu dit Les Trois Poteaux. Ce site atlantique va rester pour lui « la plage du premier jour, votre visage au soleil, tandis que je lisais Aragon » (L 20). Et quand il lui offre son *Lucien*

Leuwen, « le premier Stendhal que j'ai possédé », il souligne son attachement à ce volume : « J'avais vingt ans. Je l'ai lu sur la plage de Royan. Peu après, c'était la guerre » (L 10).

Ils se retrouvent dans la capitale, où Anne commence des études artistiques. Pour Noël, elle lui donne un vitrail qu'elle a fabriqué de ses mains à l'École nationale des métiers d'art, lui l'imagine à distance, « chargée de la poésie qui vient du fond de votre enfance, à genoux dans votre église d'Auvergne, le cœur heureux d'être parmi ceux que vous aimez » (L 18). Le 6 janvier 1964, apparaît sous sa plume le mot « amour » : « Quelqu'un d'autre me lirait, que penserait-il ? Que je vous envoie une lettre d'amour ? À un certain degré (le plus haut), il ne se tromperait pas ». (L 21). Les heures partagées lui semblent « plus fortes que le temps, plus fraîches que l'eau vive, plus denses que les raisonnements » (L 26). Une excursion à Auvers-sur-Oise le rend, dit-il, « heureux du seuil franchi » dans « ce grave et merveilleux secret de deux êtres qui se rejoignent » En ajoutant certes : « Il est un autre seuil. Vous le savez. Or, celui-là, même si je le désire, ma pensée ne le dépasse jamais » (L 35). En mars, il chante en quatre thèmes « Aller », « Attendre », « Comprendre » « Aimer » (L 40). Elle note alors : « je tremble toute la journée de la joie si profonde. C'est la première fois qu'un sentiment pareil. Ce n'est peut-être que superficiel. Quelles zones de doutes. Quelles plaques d'indifférence, d'ennui, de moquerie. Mais hier, c'était le miel. C'est une folie... Mais vivre sans risques. » (L 44).

Le 13 mai 1964, le jour où Anne atteint sa majorité, une promenade à Saint Germain en Laye culmine dans une pleine union charnelle. Le lendemain, il en célèbre l'accomplissement : « Vous étiez cette nuit mon ciel et ma terre et il n'y avait point de contradiction en moi. Un bonheur criant, d'une force terrible, coulait dans mes veines : eau, sang, feu ? source, blessure, incendie ? Toi » (L 67). Le « tu » remplaçant désormais le « vous » dans leur dialogue intime (mais en présence de tiers, elle devra toujours le vouvoyer et elle le fera encore dans les notes du recueil). S'il écrit bien « que ma pensée ne te quittait pas mais que très naturellement elle allait vers nos raisons d'entente intellectuelle et spirituelle plutôt que vers l'entente et le désir physiques », il aime évoquer leurs relations charnelles : « Par ton corps j'ai touché ton âme, par ton âme j'ai touché ton corps » (L 106). À deux reprises, il fêtera d'un dessin symbolique un tel « rite lent et admirable d'harmonie » (L 722 et L905). Et il déroule à Hosssegor cet hymne en prose : « J'aurais aimé, aimé, aimé dormir sur la plage avec toi [...] j'aurais aimé, aimé, aimé, aimé tenir ta main, conque chaude parmi les sables que gagne le froid d'un juillet insolite » (L 206).

Une échappée exaltante à Saint-Benoît sur Loire deviendra un leitmotiv récurrent de la correspondance (72 références dans l'index). Et il tient beaucoup à la conduire dans le domaine charentais de Touvent, où enfant, « je pouvais demeurer tout un jour à me regarder en moi-même, dans l'accompagnement harmonieux des choses alentour » (L 94). Il savoure « la douceur qui montait en moi tandis que tu étais assise près de moi dans la grande salle » (L 115). Afin d'enregistrer ce partage de leurs vies, François compose en outre pendant deux ans un *Journal pour Anne*, album de cartes postales et de coupures de presse, commenté par des jugements brefs et par des mots doux..

Les amants s'entendent d'autant mieux qu'ils sont issus du même milieu de bourgeoisie catholique provinciale. « Le monde patriarcal de mon enfance », dira Anne aujourd'hui, avait « une vision de la femme qui doit être soumise ». François avait connu « la même trame de devoir, qu'il avait dépassée et qu'il m'a aidée à dépasser » ; « ce fut une des raisons de notre entente » ; « en même temps, ce côté de soumission a fait en sorte que j'ai accepté l'inacceptable. Donc ça a marché dans les deux sens » (E 1). En revanche, comme entre Jules Ferry et Eugénie Risler, l'idylle a dû contourner le grand

écart des âges. : 21 ans pour elle, 48 ans pour lui. Le *Journal* contient une image de l'Atelier de Rubens, dans un clin d'œil explicite, à propos de Rubens : « Il venait de se remarier, à cinquante trois ans, avec une jeune femme de seize, Hélène Fourment. Eh bien ». (20 janvier 1966).

Les lettres de François évoquent largement son activité politique. Il se réjouit quand elle l'accompagne dans son fief électoral de la Nièvre « Tu m'aides à enregistrer les requêtes. J'aime t'avoir avec moi » (L 599). Au niveau national, il lui expose sans fard la vigueur de ses ambitions. Déjà, lorsqu'il a distribué les exemplaires de son pamphlet *Le Coup d'État permanent*, il a voulu que « le premier des premiers soit le vôtre. Ce bouquin qui n'est pas un chef d'œuvre est trop lié à nos conversations pour ne pas m'être plus cher que ceux qui l'ont précédé » (L 51). À l'approche de l'élection présidentielle, il lui dit sa perplexité « devant une décision à prendre dont tu sais la gravité » : « Dois-je chercher le confort de la prudence ou la rudesse d'une vie dangereuse mais féconde ? Encore faut-il qu'il s'agisse bien d'un acte créateur et non d'une erreur de jugement ? Je réfléchis, soumis à des pressions multiples et contradictoires » (L218). À la conférence de presse qui va l'engager, il souhaite « t'avoir là, présente, image de ma force » (L 221). Il la tient même au courant des négociations qu'il mène confidentiellement avec les communistes : « Nul ne le saura que toi : chez Dumas j'ai rencontré Waldeck Rochet et j'ai mesuré la capacité de résistance de son parti (*Journal* de septembre).

À ce moment même, la jeune étudiante hésite entre le Droit et l'École du Louvre. François Mitterrand intervient en aîné avec « l'idée – qui m'exalte et qui m'émeut- que je pourrais t'aider dans tes premières démarches intellectuelles vers la connaissance du droit, c'est-à-dire du code social (avec ce qu'il faut en prendre et en laisser » (L 127). Il s'extrait même un instant du tourbillon politique pour aider Anne à rédiger une dissertation de droit. « J'en ai honte rétrospectivement, dira-t-elle. Il l'a fait par amour et pour prouver qu'il était, lui, le maître de son temps » (SHORT, p. 366). Passionné de lecture, il raconte ses découvertes et il recommande des titres à sa protégée. Et cet agnostique inquiet ménage la ferveur religieuse d'Anne : « Je bénis ce visage que j'aime, que je voyais ce matin à l'église, tout tendu vers ta recherche intérieure, que mes doigts caressent ce soir, posé sur mes genoux, et qui poursuivait la même méditation » (L 146). Si elle consulte des religieux, il perçoit sa perplexité : « Ce que tu écoutes suscite en toi l'élan, la foi, la recherche spirituelle, sans doute aussi l'angoisse qui naît des contradictions » (L 173).

Un engagement aussi passionné surprend chez une personnalité politique si occupée. Mais, sortant de l'affaire obscure de l'Observatoire, il a déclaré : « l'évolution que je sens en moi, le réveil de forces endormies, le besoin irrésistible de dépasser mes propres forces dans tous les domaines de la pensée et de l'action ont coïncidé avec votre présence soudaine, imprévisible, avec le beau début de cette histoire » (L 21). Il s'explique : « Ce n'est peut-être pas toujours à vous que je parle (si, pourtant, je le crois) mais c'est à cause de vous que j'ai envie de parler » (L 46). Il précise : « Il y avait peut-être une source enclose dans le rocher. Encore fallait-il que quelqu'un touchât ce rocher pour libérer la force contenue » (L 119).

Pour sa part, Anne est subjuguée par la culture et par l'autorité de son soupirant : « Les gens supérieurs vous multiplient la vie par leur savoir » et « Admire la personne qu'on aime, c'est un immense bonheur » (SHORT, pp. 318 et 364). En outre, « aux lettres, il faut ajouter la voix. La voix est un instrument de séduction incomparable » (E 2). En juillet 1964, elle lui écrit : « Je ne pense pas – à toi. Tu es un peu moi. Je ne suis plus seule ». « Phrase talisman », qu'il a « la joie profonde de lire et de relire » (L 92 et 105). En novembre, elle note pour elle : « Je suis profondément heureuse. Moment merveilleux de ma vie qui émerge enfin de l'inconscience. Me souvenir de ce bonheur

qui est grand, solide, bon » (L 145). « Tout d'un coup, rapportera-t-elle, on a ressenti une communion » (E 2).

Les tensions et les épreuves :

Cependant, cette histoire d'amour n'est pas un long fleuve tranquille François est impérieux, Anne est indépendante. Le frottement des caractères suscite des tensions récurrentes, qui effluent dans la correspondance.

Le matin, il aime appeler, elle peut laisser sonner. « Évidemment je t'ai téléphoné, évidemment tu as refusé de m'entendre, évidemment j'ai recommencé ce matin au bigo et au téléphone, évidemment tu n'as pas décroché » (L 239). C'est qu'elle le voit comme un chien « qui fait sa ronde autour du troupeau, pour que le troupeau soit bien en rond et tout le monde ensemble » : « Le téléphone, ça veut dire qu'il n'était pas là, mais qu'il tenait son cercle par le téléphone » (E3). Aux rendez vous, il arrive souvent en retard et elle ne l'attend pas toujours. Même le 29 mai 1968, « en dépit, plaide-t-il, de l'Histoire qui marche en ce jour à grande allure ». (la veille, pour résoudre la crise qui ébranle l'État il s'est proposé avec audace) (L 378).

Elle sait intuitivement que François ne divorcera jamais de son épouse, par un reste subtil d'attachement autant que par un souci de son image publique. À cet égard, le recueil révèle un contentieux refoulé, qu'on ignorait. Les amoureux se retrouvaient à l'écart, sous le « chêne de Latche qui fut si souvent notre ciel de lit » (L 396). François entreprend d'y bâtir une bergerie et il annonce à Anne « que c'est réussi et que tu aimeras (je rêve de t'y emmener cert hiver) » (L 362). Mais en fait, par une reconversion brutale, il affecte au contraire cette « bergerie » à sa famille officielle et ce Colombey chaleureux, aménagé par Danielle, va accueillir certains invités illustres sous les projecteurs des médias. Pour l'amante tacitement évincée, c'est « un coup irréparable » (E 3). Elle note amèrement sur une lettre de lui : « Latche n'est pas mentionné. Ma peine aurait-elle été enfin comprise ? » (L 1006). Elle commentera plus tard : « L'idiote que j'étais ! Découvrir que l'on n'est pas la préférée, c'est le plus dur » (SHORT, p. 363).

Après quinze ans, cette tension latente va exploser dans un drame affectif déchirant qui s'étire sur dix huit mois. Sa gravité se mesure à l'inflation de la correspondance : près de 400 lettres, totalisant près de 300 pages ! En juillet 1970, une plainte d'Anne sur leur « vie parallèle » soulève « une vague de fond » : « Elle nous emporte, elle nous sépare, je crie », gémit François (L 480). Et à « la jeune fille qui m'apportait la grâce », cet homme qu'on peint volontiers en séducteur volage se livre sans réserve : « je t'aime de toute ma chair comme je n'ai jamais aimé prendre une femme. [...], je t'aimerai jusqu'à la fin de moi et, si tu as raison de croire en Dieu, jusqu'à la fin des temps » (L 486). Afin de reconquérir sa Juliette, ce Romeo lui adresse une litanie suppliante en quatre strophes de vingt vers chacune, « une ébauche de poème » : « Pour l'amour que je t'ai mesuré / Pour la paix que je t'ai refusée / Pour les heures que je ne t'ai pas données / Pour l'espérance délaissée / Je te demande pardon, mon Anne, » (L 487).

Puis des circonstances favorables assurent une pause temporaire de sérénité En décembre, Anne réussit brillamment le concours de conservateur de musée. S'il la félicite avec des roses rouges (« Mon Anne chérie, je suis fier de toi »), il ne lui paraît « pas ravi de cette indépendance » (L 534). Pour elle, « ce fut la plus grande joie de ma vie avec la naissance de Mazarine ». Non sans une pointe d'amertume sur « tant de solitude et tant de travail pour l'oublier » (L 534). D'autre part, François, un moment affaibli par ses flottements en Mai 68, parvient à redresser sa position politique. D'abord en publiant un livre au ton apaisé, *Ma part de vérité* (titre « trouvé ensemble » selon

Anne) (L 431). Surtout, en prenant la tête du parti socialiste rénové au congrès d'Epiny en juin 1971. Coup de maître, salué dans la presse, qu'il annonce à Anne par l'envoi d'une carte représentant *La Marseillaise* de Rude ! (L 643).

Cette éclaircie ne dure guère. Le 12 octobre, survient « le coup de poing, la meurtrissure » : lors d'une entrevue dramatique. Anne prononce « des mots de cruauté : « Annefrançois », ça n'a jamais existé » et la lettre de rupture qu'elle lui montre s'ouvre sur un bilan sévère : « Si l'« amour libre » me prive de maison, d'enfant, d'espoir, de calme, de sécurité, de dignité, il doit au moins... rester libre. Non, je n'ai pas de devoir envers toi. Je t'ai appartenu de dix-neuf à vingt-huit ans, il me semble que c'est assez pour se rendre compte de l'impasse ». Elle se dit lasse : « Il y aura toujours une intervention, une élection ou un congrès dans l'air. Moi, j'ai la fatigue, l'inquiétude quotidienne. Si tu m'aimes, tu dois essayer de me rendre heureuse. Et me rendre heureuse, c'est t'effacer » (L 796).

Il s'inquiète de voir apparaître un jeune rival : « Tu es à Lille, en Belgique, écrit-il en octobre, avec ce compagnon auquel tu donnes ce que tu me retires : l'émotion d'un départ vers la beauté d'un jour qui sera riche d'images et de joies. Je pense à nos voyages, à nos week-ends. Je t'aime et j'ai mal » (L 792). Il remâche les mots entendus : « Il faut se séparer » Tu le dis sèchement. Quoi ? est-ce fini ? » (L 813). Avec le recul, elle confirmera : « J'avais pris la décision de le quitter pour de bon » (E 5). Dans un dialogue de tragédie, il quémande un mois de réflexion : « J'ai mendié du temps. Tu me l'as accordé. » Désespéré, « faute de courage pour vivre à Paris sans te voir », il cherche « un but pour que cette période de séparation soit à la fois supportable et pour nous féconde » (L 849).

Il part alors dans l'Inde pour une équipée au parfum caritatif dont il tient pour Anne un « carnet de bord » minutieux. Il y communique avec l'immense misère du bidonville (*slum*) (chez le P. Laborde, du Prado, non chez Mère Térésa) et il loue la générosité des militants. Mais il est affaibli physiquement par une attaque de fièvre et bousculé moralement par la guerre qui éclate au Bengla Desh tout proche. Dans l'épreuve, il fait amende honorable : « Humblement, je reconnais, persiste et signe que rien ne vaut la joie dans tes yeux, que l'or et le diamant sont nos corps réunis. Cette fois-ci je comprends que le compromis est vertu ». Et il rentre de cette fuite romanesque plus vite que prévu : « tout cela est trop bête » (L852). Retournée par ce sursaut de désespoir, elle l'accueille avec le sourire : « ça m'a bouleversée, dira-t-elle, et je suis restée ». « Je ne pouvais pas partir » » (E 4). Elle précisera les aller et retour de sa conscience : « J'ai évidemment essayé de le quitter. Beaucoup. Ces lettres sont souvent le reflet des essais. Mais, pour simplifier, personne n'arrivait à être aussi intéressant. Personne n'était aussi fascinant. C'est tellement important de ne jamais s'ennuyer » (E 3).

Avec Mazarine :

Cette crise passée, une naissance va enrichir la relation. Dès juillet 1970, François écrivait avoir « souvent pensé à te faire un enfant » : « j'aurais créé un être qui aurait été toi. Je ne l'ai pas fait par respect de ton consentement. Par tendresse d'Anne à protéger, à garantir, à aider. Et puis tu ne l'as pas demandé » (L 486). Mais Anne possède désormais « métier (indépendance financière) » et « appartement (grenier sous les toits) ». En mission à Djibouti, elle exprime à François l'ardeur de « ton harem arabe, qui a souhaité avec ferveur les 5 et 15 août [dates des premières rencontres] ». « Ce qui me manque, c'est ta vision des choses. Je n'arrive plus à penser sans toi ! » (L 1036). Au retour, elle ajoute « J'aime toutes tes folies, toutes celles qui arrachent d'un gluant quotidien [...] O mon créateur de joie » (L 1043). Ils s'accordent sur « le projet » et

celui-ci se réalise en mars 1974, « sur la *Symphonie du Nouveau monde* de Dvorak » (L 1047).

À près de soixante ans, il exulte de joie, « Au fond, dira-t-elle, je pensais que c'était le seul acte altruiste qu'il avait fait. Et le comble, c'est que cet acte altruiste a été un des bonheurs de sa vie » (E 4). Pendant l'attente, il rumine le choix du prénom : « si par malheur, c'était un garçon [car il a déjà deux fils ?], mais que d'hésitations ! » (L 1072). C'est heureusement « Mazarine », au nom original, qui naît à Avignon le 18 décembre. Il lui écrit « pour la première fois » : « Je suis intimidé devant ce nouveau personnage sur la terre qui es toi. Tu dors. Tu rêves [. . .] Anne est ta maman. Tu verras qu'on ne pouvait pas choisir mieux, toi et moi » (L 1074). Le père ébloui s'épanouit devant « notre Mazarine (mais c'est un bonheur quand même) qui me prend l'heure merveilleuse d'avant son sommeil et me laisse tout étourdi quand je descends l'escalier, ravi » (L 1135). Et sur ses lettres, il élargit l'adresse : « mes deux amours, Namazon » ou à « Anne prolongée en Mazarine » (L 1095 et L1106).

Dans la famille d'Anne, sa relation avec François avait d'abord heurté « une hiérarchie naturelle que tu respectes [...] dont tu goûtes la cohésion, la solidité, le climat ». Il avait senti qu'il pouvait apparaître « sinon à tes yeux, du moins à ceux de quelques uns de tes proches comme le contraire » En ajoutant aimer « que tu sois très attachée à cet étroit bloc familial » (L 117). Peu à peu, il s'est senti mieux accepté. « Cette table, note-t-il en 1971, avec le ciel bleu très clair, les géraniums, les conversations passionnées et décousues, toi à côté de moi, cela me donnait du bonheur » (L 704). Les parents semblaient tacitement résignés à la situation de leur fille, quoiqu'elle fût contraire à leurs principes religieux. Quand elle leur a annoncé la prochaine « naissance hors mariage », le père s'est résigné : « Tu es majeure. Tu as réalisé un acte très réfléchi avec les conséquences présentes et futures que cela comporte ». La mère a évoqué « le terrible contexte familial et social dans lequel je suis engluée », « dans un fond de province », mais elle a ajouté : « le bonheur d'une mère, c'est celui de son enfant, le tien m'est donc cher » (L 1056).

En fait, Mazarine est très bien accueillie par ses grands parents. Elle a quatre ans quand ils l'hébergent pendant une mission professionnelle de sa mère à l'étranger. Le père vient la voir : « elle a couru et s'est jetée, folle, dans mes bras. Je l'ai revue hier et ce matin. Elle reste là et demande l'heure en m'attendant [...] On a joué à cache-cache. Elle a peur et aime avoir peur » (L 1130). Elle s'amusera des taquineries « entre papa et Mamie » : « Il lui lance des piques mais ne laisse personne dire du mal d'elle » (*Bouche cousue*, p. 18). Mazarine sera présente avec sa mère à l'Élysée, lorsque le président décorera l'industriel, ami, discrètement, dans le flux banal des invités. Quand elle mûrira, le père comprendra sa volonté d'indépendance : « J'évite d'appeler Mazarine ce soir. Cela me coûte. Mais elle a besoin d'être elle-même, d'apprendre à vivre par elle-même. Ce qui n'ôte en rien à l'amour souterrain qui nous lie » (L 1206). Pour sa part, Mazarine notera : « « Il sait se faire respecter, sauf avec moi où il est trop naïf, c'est l'amour qui rend aveugle » (L 1200).

En « compensation » de Latche perdu, François fait construire pour Anne dans le cadre attachant de Gordes en Lubéron un chaud refuge, dont il lui assure la propriété par une opération foncière complexe (l'épouse Danielle consentant à donner la signature nécessaire) (D. LE BAILLY, *La captive de Mitterrand*, p. 211). Le couple s'y évade dans une ambiance sereine : « On pouvait croire qu'on vivait ensemble, on était tous les deux » (E 3). Y sont admis quelques fidèles, les Rousselet et les Soudet, à l'« amitié incomparable » (E 4). À la naissance de Mazarine, François a planté trois tilleuls, « le sien, le plus beau, le mien, le plus parfumé, puis celui de ma mère, le plus utile [...] pour l'ombre et le moins tape à l'œil » (*Bouche cousue*, pp 68 et 71).

Cependant, la politique demeure très exigeante. Sur l'élection présidentielle de 1974, on ne relève guère qu'une brève note du 19 mai : « Il vous manquait 425 000 voix. Vous ne montrez ni émotion ni regret » (L 1047). Par la suite, la préparation de la revanche accapare le leader surmené et Anne déplore le ton d'une rencontre gâchée, en deux jours inutiles ». En signant même « esclave » (L 1108). Il tente de se justifier : « Quand crois-tu que je travaille, sinon le soir, pour écluser les énormes dossiers, les interviews, les papiers à écrire [...] les discours à préparer ? ». Elle devrait le comprendre : « toi qui as la religion du travail ! » (L 1140). Sur la campagne de 1981, on grappille à peine un billet : « Regarde ma déclaration de Nevers à la télé vers 20 heures » (L 1149) et au 10 mai la sèche indication : « De Château-Chinon, vous m'annoncez au téléphone, en fin d'après-midi, votre probable élection » (L 1148). Mais le soir pour la nation, c'est Danielle qui devient « la Première Dame ». Anne refuse de mener sa fille sur la place de la Bastille ; « demain, il y a école ». « Sur Antenne Deux, racontera Mazarine, on voit la rue, des gens par milliers qui pleurent, peut-être son oncle et sa tante. Et bientôt on le voit, lui. Alors sa maman pleure aussi, elle pleure en silence. Mais ce ne sont pas les mêmes larmes [...] Toutes les deux, seules devant un poste minuscule, ne font pas partie de la fête » (*Bouche cousue*, p. 21).

Cette accession de l'amant à la tête de l'État va bouleverser le cadre de vie. Car le service de sécurité juge trop accessible le logement d'Anne rue de l'Université. Elle est donc transférée avec sa fille au « Palais de l'Alma », quai Branly. Dans cette annexe de l'Élysée, elles sont installées dans un appartement de fonction qui est affecté pour la forme à une collaboratrice. Un confident privilégié, François de Grossouvre, est installé à proximité (plus tard, sa disgrâce le poussera à un suicide de reproche). Des gendarmes en survêtement, « les cousins », veillent en permanence et accompagnent l'enfant à l'école : « Maman refuse qu'on la suive, mais accepte pour moi. Il ne faudrait pas qu'on m'enlève » (*Bouche cousue*, pp. 82 et 65). François, qui apparaît le soir, se félicite désormais de « nos heures à vivre à l'Alma, possesseurs de ce joyau, unique joyau : l'amour de l'autre » (L 1206). Maintenant, écrira-t-elle, « je découvre la douceur de la vie en commun tant désirée » (L 1149). C'est une « grotte secrète », dira Mazarine, où le soir elle voit rentrer ses parents tour à tour (*Bon petit soldat*, pp. 34 et 91). Une « bulle idéale », où « ma mère se lovait, sauvage et farouche, jalouse de son privilège et de ses renoncements ». Parfois, « papa nous invite à déjeuner à l'Élysée, maman, moi, des amis, dans les jardins ou les appartements privés. C'est rare, et toujours amusant [...]. Je me sens là comme une cambrioleuse et mon père prend plaisir à la provocation » (*Bouche cousue*, p. 58, 40 et 112).

En fin de semaine, « quand il n'était pas pris ailleurs », cette vie quasi conjugale se transporte dans le château de Souzy la Briche (Essonne), qui a été légué à la Présidence. « C'était exactement ce qu'il nous fallait », dira Anne, « on pouvait faire le tour à pied à l'intérieur des murs [...] C'était la vraie campagne et ça a été un vrai bonheur, treize ans de bonheur » (E 5). Toutefois, au retour « souvent papa est parti avant nous. Pour dîner rue de Bièvre [chez Danielle]. Comme chaque dimanche. Il nous rejoindra après ». En outre, pour les obligations de la charge suprême, « parfois papa est en voyage, maman lui en veut forcément : il a emmené une autre femme, la sienne, dont il n'a pas divorcé [...] il rentre et met deux jours à la dérider. Puis la vie reprend ». « Maman, commente leur fille, pour l'avoir tout entier, doit en contrepartie le partager. Et elle est jalouse. Ça tombe mal. » (*Bouche cousue*, pp. 87 et 107). En revanche, le couple s'envole de temps en temps pour des destinations de détente plus lointaines, à Venise « très, très souvent » (E 5), en Toscane ou à Assouan en Égypte.

Le nouveau régime de vie réduit les lettres à un mince filet : 71 seulement en quatorze ans. Et on ne trouve plus guère de jugement politique dans le recueil. Du moins

relève-t-on cette notation d'une densité tragique, dès le 9 novembre 1981 : « Vous m'apprenez rue U[niversité], votre cancer, ses métastases et le pronostic, entre trois mois et deux ans ». L'épouse officielle ne sera informée que dix ans plus tard. Aussi celle qui sait comprend-elle l'humour noir de la note du surlendemain, à en tête de la Présidence : « Aujourd'hui, passé aux Assises. La peine de mort est rétablie » (L 1152). « Et là, dirait-elle, j'ai vu ce qu'était le courage. Il n'y a pas eu une plainte. Rien. L'énergie de cet homme est incomparable » (E 5).

Dans les échanges quotidiens, la compagne donne-t-elle des avis ? Dans la crise de l'école libre, selon un témoignage, elle aurait, avec la sœur du Président Geneviève Delachenal, recommandé une solution de compromis (Eric ROUSSEL, *François Mitterrand, de l'intime au politique*, p. 432). Sur le « Grand Louvre », avec le choix audacieux de la Pyramide d'entrée, on est déçu de ne trouver aucune allusion dans les lettres. Car on sait avec quelle résolution François Mitterrand s'est investi dans cette mutation capitale du monument. À peine reconnaîtra-t-elle l'avoir encouragé : « La seule chose que laisse le pouvoir, ce sont les bâtiments. Et là, j'ai senti que le courant passait vraiment » (E 4). Mais comment aurait-il pu ne pas parler longuement de ce programme avec une personne à la fois si proche de lui et si qualifiée en ce domaine ? Quant au Jardin des Tuileries réhabilité à proximité, la place accordée aux sculptures révèle la patte d'Anne Pingeot, qui lui consacra même un album illustré.

La seconde épouse souffre assurément de l'intermittence de la vie commune. Elle sait même son partenaire « libre » et porté parfois à « des écarts » (SHORT, p. 363). Elle se sentira proche de Camille Claudel quand elle évoquera dans le catalogue d'Orsay la passion douloureuse de la jeune disciple pour son maître Rodin. Cependant, préciserait-elle, « pour faire face à la solitude, heureusement, j'étais prise par mon travail » (E5). Car elle tient à exister par elle-même. Elle s'investit dans la mise en valeur d'un courant artistique méconnu jusque là, la sculpture française du XIX^e siècle. Par un effort tenace et bien mené, elle crée un riche département sous la verrière du nouveau musée d'Orsay. Il a subsisté une photographie de l'inauguration, où, drapée dans une ample cape rouge, avec un ruban blanc au chignon, elle présente fièrement ses statues au Président de la République. Avec une connivence qui reste secrète, mais qui fait sourire des initiés du cortège officiel, le Président Giscard d'Estaing et le Maire de Paris Jacques Chirac.

La révélation :

Le Président a longtemps réussi à masquer ce chapitre capital de sa vie affective. Puis peu à peu, les proches ont compris ce qui se passait, les voisins ont remarqué les allées et venues, les politiques se sont chuchoté l'information. Notre confrère le Recteur Christian Nique a vécu personnellement cette découverte quand il était conseiller à l'Élysée. Nous serons heureux d'entendre son précieux témoignage. Les quelques fuites sont restées contrôlées. Lors du débat télévisé de 1974, les auditeurs n'ont pas compris une pique malicieuse de Giscard d'Estaing sur Clermont-Ferrand, « une ville qui vous connaît bien ». Après 1981, quand l'agité Jean-Edern Hallier a voulu citer le nom de Mazarine dans un pamphlet hostile, l'Élysée a obtenu qu'aucun éditeur n'accepte le manuscrit. *Le Bon Plaisir* de Françoise Giroud, roman prolongé par un film, a raconté l'idylle cachée, mais en orientant le lecteur sur une autre piste. Des allusions dans *Minute*, feuille à scandales, et dans le *Figaro Magazine* sont passées inaperçues. Et à une question directe du journaliste Claude Sérillon, le Président a donné une « réponse amusée, un peu raide : « Oui, j'ai une fille naturelle. Et alors ? » (*Le Monde*, 4 novembre 1994). Globalement, la presse a donc respecté le secret. Non par connivence politique : les adversaires se taisent comme les partisans. Par un respect honorable de la vie privée.

Peut-être aussi par la crainte qu'une phrase inopportune ne déclenche des réactions fâcheuses, soit du pouvoir, soit de l'opinion.

Or le 3 novembre 1994, dans la giclée de révélations qui jaillissent au terme du mandat, une couverture de *Paris Match* affiche la photo de Mazarine près de son père, révélant à tous les Français « le bouleversant récit d'une double vie ». Des citoyens attachés aux valeurs traditionnelles se scandalisent de constater une pratique de bigamie au sommet de l'État, mais dans l'ensemble, l'opinion publique penche pour s'amuser du coup de théâtre plutôt que de se scandaliser de l'émancipation des mœurs. Elle se choque davantage que les moyens du pouvoir aient été mobilisés pour garantir le secret sur la seconde famille : un ample réseau d'écoutes téléphoniques a longuement surveillé plusieurs centaines de personnes dans une opération abusive. En 2005, ces actes seront établis et sanctionnés par la justice : un tribunal déclarera explicitement qu'ils « ont pour origine une décision ou un choix émis par la plus haute autorité de l'État, à savoir le président de la République »

Je m'abstiendrai de raconter la fin de l'histoire, car chacun de vous connaît ses tableaux très médiatisés : à la sortie de charge l'installation du second couple avenue Frédéric Le Play, l'ultime Noël à Assouan avec Anne et l'ultime Jour de l'An à Latche avec Danielle, ces deux silhouettes dignes côte à côte à la messe d'obsèques qu'il a jugée « possible » et la tombe du grand père à Jarnac, en terrain neutre. Et pour conclure ce roman passionnel, bien digne du prix Goncourt, je laisserai à ses héros les derniers mots.

François n'est pas seulement, comme ironisera sa fille, « un jeune loup moins chanceux que de Gaulle et moins intègre que Mendès-France » (*Bouche cousue*, p. 168). Ce carnassier qui domine la scène publique adopte dans l'intimité le ton lyrique d'un amoureux transi. Dans ces tirades enflammées de l'homme mûr, on retrouve le romantisme du jeune étudiant envers sa fiancée « Béatrice » (la future speakerine Catherine Langeais). De Belle Isle à l'été 1995, il envoie encore ce message : « Mon bonheur est de penser à toi et de t'aimer. Tu m'as toujours apporté plus. Tu as été ma chance de vie. Comment ne pas t'aimer davantage ? » (L 1218).

Anne, restée seule, poursuivra avec brio une grande carrière de conservatrice, ponctuée d'articles, de livres et d'expositions. « Cela a été passionnant, dira-t-elle vingt ans plus tard, la grande affaire de ma vie » (E2). Elle s'interrogera : « Il savait que je conservais tout, par métier et par nature. Mais est-ce qu'il voulait que ce soit publié ? ». (E 1). Et aujourd'hui septuagénaire, elle se sent moralement partagée. D'une part, elle s'est éloignée de la religion de sa jeunesse pieuse : « J'ai perdu la foi que j'avais pendant quelques années auparavant » (E 5). D'autre part, dans la transgression, elle a voulu rester fidèle à une exigence de rigueur morale : « Comme pour moi, quand même, c'était le péché, je l'ai compensé par une vie exemplaire, selon les valeurs d'autrefois » (SHORT, p. 363).

BIBLIOGRAPHIE

LE BAILLY David, *La captive de Mitterrand*, éd. Stock, 2014, 341 pages.

MITTERRAND François, *Journal pour Anne 1964-1970*, éd. Gallimard, Paris, 2016, in 4°, 493 pages.

MITTERRAND François, *Lettres à Anne, 1962-1995*, éd. Gallimard, Paris, 2016, 1276 pages.

PINGEOT Anne, *Entretiens avec Jean-Noël Jeanneney*, émission radio "Voix nues", France Culture, 17-21 octobre 2016.

PINGEOT Mazarine, *Bon petit soldat*, éd. Julliard, 2012, 211 pages.

PINGEOT Mazarine, *Bouche cousue*, éd. Julliard, 2005, 228 pages.

ROUSSEL Eric, *François Mitterrand, de l'intime au politique*, éd. Fayard, 2015, 658 pages.

SHORT Philip, *François Mitterrand, portrait d'un ambigu*, éd. Nouveau Monde, 2017, 894 pages.